

Place aux livres

Numéro 74, été 2003

Québec maritime : canots, barques, verchères, phares, épaves...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7371ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

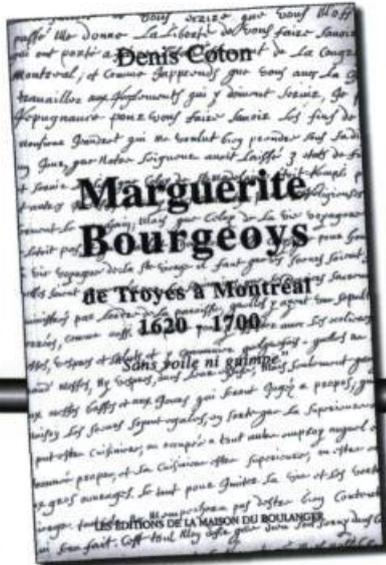
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (74), 60–65.

Denis Coton. *Marguerite Bourgeoys de Troyes à Montréal 1620-1700. Sans voile ni guimpe*. Troyes, Les Éditions de la maison du Boulanger, 2001, 235 p.



Plus que la simple biographie d'une grande héroïne de la Nouvelle-France, le livre de Denis Coton sur la vie de Marguerite Bourgeoys nous fait découvrir une époque exaltante de l'aventure française en Amérique, soit les dures années qui ont suivi la fondation de Ville-Marie en 1642. Bien que l'auteur s'égaré longuement au début sur le contexte socioéconomique de la France des années de la Fronde, et particulièrement sur la ville de Troyes, le voyage qu'il nous propose en terre d'Amérique est, surtout pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de Montréal, une lecture enrichissante.

À travers la vie de Marguerite Bourgeoys, parallèlement, l'auteur nous emmène d'abord sur les difficultés régionales d'une France éclatée par la Fronde, où il met en relief le déclin économique de Troyes, moments déterminants de la vie de l'héroïne qui prendra le pari de partir en Nouvelle-France pour fonder, malgré les obstacles et le scepticisme des dirigeants religieux, une congrégation religieuse. Puis, glissant lentement sur le contexte qui a mené à la création de la Société Notre-Dame de Montréal (dont le but était de fonder une ville à l'ouest des Trois-Rivières afin d'évangéliser les Sauvages du Canada), l'auteur nous emmène au cœur même de l'Amérique française et retrace la fondation de Ville-Marie. Pour les mordus de l'histoire de Montréal, ils trouveront dans ce livre les événements qui ont conduit à sa fondation et liront avec un œil gourmand ses modestes et périlleu-

ses premières années, où la menace iroquoise à elle seule tenait en échec son développement.

Avec Montréal à l'arrière-plan, on suit alors les péripéties de Marguerite Bourgeoys, ses combats pour la fondation et le maintien de sa congrégation, son dévouement à l'enseignement des enfants et des filles, ainsi que son aide précieuse aux soins des malades, à une époque où Montréal et ses maigres habitants s'appelaient encore Ville-Marie et était confinée aux environs de la Pointe-à-Callière sans remparts, la face soumise aux vents du fleuve et ses flans à la menace iroquoise.

Loin de se concentrer uniquement sur son héroïne, l'auteur aborde largement les principaux personnages qui ont façonné à cette époque la Nouvelle-France. Des liens que Marguerite Bourgeoys entretient avec Maisonneuve et les dirigeants de la Société Notre-Dame de Montréal, en passant par Jean Talon, Frontenac, Jeanne Mance, M^{re} Laval et M^{re} de Saint-Vallier, c'est beaucoup plus que l'histoire de Montréal que nous découvrons par cette lecture, mais celle du Québec tout entier.

L'œuvre et l'héritage de Marguerite Bourgeoys sont étroitement liés à l'histoire de Montréal. Riche de détails contextuels de l'époque, entrebâillant la porte aux conflits entre M^{re} Saint-Vallier et Laval ainsi qu'à la concurrence précoce que se livrent déjà la métropole et la capitale, cet ouvrage renferme également des renseignements précieux relatifs à notre histoire, quelques cartes d'époque, des dessins de bâtiments (le séminaire de Saint-Sulpice et la Congrégation de Ville-Marie entre autres) et de nombreux documents manuscrits (dont les lettres patentes de la Congrégation signées par le roi Louis XIV).

Parfois lourd à lire, surtout au début lorsque l'auteur s'étend trop longuement à expliquer le contexte troyen, ce livre devient vraiment intéressant lorsqu'on traverse avec Marguerite Bourgeoys les eaux périlleuses de l'Atlantique pour venir partager avec elle et la Société Notre-Dame de Montréal les premiers jours de ce qui allait devenir la métropole du Québec.

Daniel Machabée



Champlain. *Des Sauvages*, texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet. Montréal, Typo, 1993, 278 p.



L'aventure de Samuel de Champlain en terre canadienne commence en mars 1603, alors qu'il s'embarque à bord de la *Bonne-Renommée* pour une expédition consacrée à l'exploration et à la prospection. Invité à titre d'observateur, Champlain affirme avoir «expressément été sur les lieux pour pouvoir rendre fidèle témoignage de la vérité» à propos de ce pays de Canada qui suscite de plus en plus d'intérêt auprès des marchands français. Il rapportera de ce voyage une relation qu'il publiera au cours de la même année, sous le titre *Des Sauvages*, texte dans lequel il fera état des nouvelles régions explorées, des animaux et de la flore qui s'y trouvent, ainsi que des peuples qui y vivent.

À son premier passage dans la vallée du Saint-Laurent, Champlain découvre un territoire déjà largement occupé par deux grandes familles autochtones, les Montagnais et les Algonquins. Depuis la fin du XVI^e siècle, ceux-ci jouent un rôle de premier plan dans la traite des fourrures avec les Français. Le voyage de 1603 permet le renforcement des liens commerciaux et marque également le début d'une alliance militaire dans la lutte que ces nations amérindiennes mènent contre leurs ennemis les Iroquois.

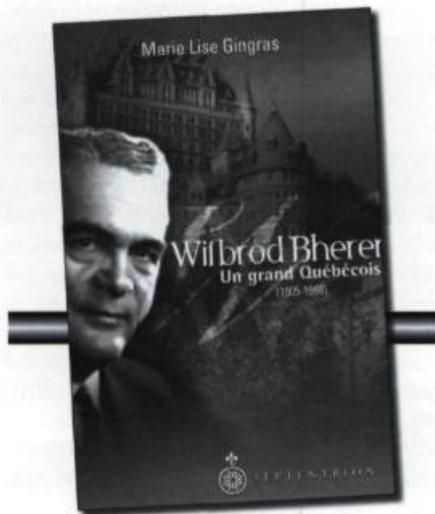
La description que fait Champlain de l'Amérique se distingue sur bien des plans des écrits rapportés par les explorateurs qui l'ont précédé. Contrairement à Jacques Cartier, dont le récit des merveilles trouvées au Nouveau Monde s'était écrit à grand renfort d'hyperboles et d'énumérations, Champlain se contente le plus souvent d'une présentation sage et neutre des éléments rencontrés. Ses descriptions révèlent une pensée pratique préoccupée par la fonctionnalité des lieux qu'il tra-

verse, l'exploitation éventuelle des richesses naturelles qu'il découvre. La lecture de ce texte fondateur de l'entreprise coloniale française en Amérique n'en est pas moins passionnante et nous permet de renouer avec une époque où tout restait encore à nommer, à bâtir. *Des Sauvages* nous est ici offert dans une édition généreuse, accompagnée d'une longue introduction, d'un index pratique et de documents très éclairants en appendice.

Joël Castonguay-Bélanger



Marie-Lise Gingras. *Wilbrod Bherer. Un grand Québécois (1905-1998)*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2001, 475 p.



Cette biographie de l'avocat québécois Wilbrod Bherer (1905-1998) est intéressante à plus d'un titre. Cet homme d'envergure, intègre et généreux, a mérité la confiance de nombreuses institutions commerciales et culturelles pour lesquelles il s'est directement impliqué, de l'Orchestre symphonique de Québec et l'ancienne Commission des écoles catholiques de Québec (CECQ) jusqu'à Télé-Capitale, canal 4. Il a été pour chacune de ces organisations l'administrateur ou le président du conseil. Déjà, de son vivant, une école de Québec portait son nom. Homme proche du pouvoir mais sans jamais avoir été député ou candidat, Wilbrod Bherer a fréquenté les hautes institutions québécoises, tant cléricales que politiques, et son parcours privilégié nous permet aussi de découvrir des aspects peu connus de notre histoire locale. Par ce récit de vie, on apprend sur les mœurs de la politique provinciale, le milieu des affaires de Qué-

bec, la haute-ville fortement anglophone des années 1930, mais aussi sur le Barreau de Québec et même les Chevaliers de Colomb (organisation pour laquelle M. Bherer était aussi l'avocat).

Dans ses souvenirs, Wilbrod Bherer évoque brièvement ses relations avec certains premiers ministres qu'il a côtoyés, comme Maurice Duplessis, Paul Sauvé, Antonio Barrette et Jean Lesage. Mais l'un des aspects les plus intéressants du livre de Marie-Lise Gingras demeure ce récit au quotidien de la vie exceptionnelle de ce gentilhomme originaire de Charlevoix, qui a traversé le XX^e siècle en restant attaché à ses racines québécoises, sans jamais songer à migrer vers Montréal. Des aspects de sa vie personnelle y sont aussi évoqués : son mariage, ses amis, son premier logis de la rue D'Auteuil. En somme, cette biographie réussie – la meilleure des dix dernières années – constitue un apport important à l'histoire de la ville de Québec au siècle dernier.

Yves Laberge



Michel Noël et Jean Chaumely. *Arts traditionnels des Amérindiens*. Montréal, Hurtubise HMH, 2001, 176 p.

Dans son communiqué de presse, l'éditeur présente cet ouvrage comme un «beau livre». Cela est tout à fait justifié, car il s'agit effectivement d'un très beau livre : papier glacé, magnifiques photographies dont la plupart sont de Louise Leblanc, dessins d'Esther Cyr et d'André Vollant, mise en page soignée, couverture à l'avant, etc. La qualité de la facture de ce livre va de pair avec son sujet, que les auteurs attachent au domaine des arts, comme cela apparaît dans le titre même de l'ouvrage : *Arts traditionnels des Amérindiens*, où il est sous-entendu qu'il s'agit des nations amérindiennes qui se trouvent au Québec.

Un coup d'œil sur la table des matières permet de voir que les arts traditionnels des Amérindiens sont classés en trois rubriques : les objets de la vie quotidienne, les vêtements et les objets décoratifs et spirituels. Mais, que faut-il entendre par «arts traditionnels», comme se le demandent Noël et Chaumely. Artisanat ou art? Valeur sacrée ou esthétique? Pièce utilitaire ou de collection? J'en suis venu à la conclusion, ayant considéré le contenu du livre, que les arts traditionnels sont, en fait, des «arts [actuels qui manifestent la

conscience de leur attachement à certains motifs] traditionnels», que ce soit dans le choix des matériaux, des thèmes et des décors qui caractérisent les pièces, anciennes ou modernes, qui se trouvent de nos jours sur le marché.



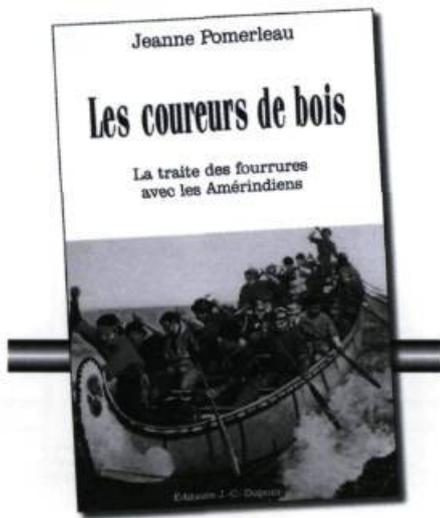
J'espère ne pas pécher contre l'esprit de ce livre, où l'on apprend que les notions du temps et de l'espace sont particulières chez les Amérindiens, en mentionnant que les légendes manquent souvent des précisions habituelles qui permettraient de dater et de localiser les œuvres représentées. Il en est de même des illustrations complémentaires dont l'identification demeure très incomplète. Par exemple, cette légende : «Comptoir de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la première à exercer son activité en Amérique» (p. 15), qui ne donne aucune indication sur la provenance de l'image qu'elle commente, d'ailleurs erronément puisque la traite a commencé bien avant 1670. Il y a certes, à la fin du livre, une liste des sources photographiques et iconographiques, mais elle demeure extrêmement sommaire. L'art serait-il incompatible avec la précision? Je ne le crois pourtant pas. Mais, comme dirait Montaigne «ceci n'est pas ma doctrine, c'est mon étude; ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne».

Jean-Guy Deschênes



Jeanne Pomerleau. *La traite des fourrures avec les Amérindiens*. Sainte-Foy, Éditions J.-C. Dupont, 1996, 143 p.

L'historiographie québécoise se trouve ici enrichie d'une monographie qui permet de faire le point sur les distinctions entre les canotiers (ceux qui vont sur l'eau), ceux qui font la traite en forêt (les coureurs des bois) et, globalement, ceux qui participent à la traite des fourrures. Sa monographie est centrée sur l'activité de ces voyageurs dans leurs différentes di-



mensions : historique, géographique. De la fin du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle, ce sont plus de 200 ans de frictions entre les compagnies de traites, de rencontres entre les trappeurs amérindiens et les coureurs des bois qui sont examinées attentivement. Les rôles des différents membres des compagnies de traites (Compagnie des Cents-Associés, Compagnie des Indes occidentales) sont relatés, que ce soit les interprètes, les guides, les messagers, les vigies, etc. L'auteur présente aussi le costume et l'alimentation des voyageurs pendant la traite. Une iconographie comprenant des dessins et cartes ponctue l'ouvrage. Elle permet d'illustrer les fusils de traite, les costumes, les types de canot, les chansons, les techniques de portage, les campements, etc. Quelques textes de chansons de voyageurs, connus par les ethnomusicologues sont également transcrits. Pomerleau affirme en guise de conclusion que le coureur des bois fut d'un apport précieux tant au point de vue économique que géographique, politique et historique résumant en quelques traits sa démonstration. Le petit essai est écrit dans un style qui démontre le souci du détail qui anime la recherche de l'auteure (on se rappellera à cet effet *Métiers ambulants d'autrefois, 1650-1950*).

Jean-Nicolas De Surmont

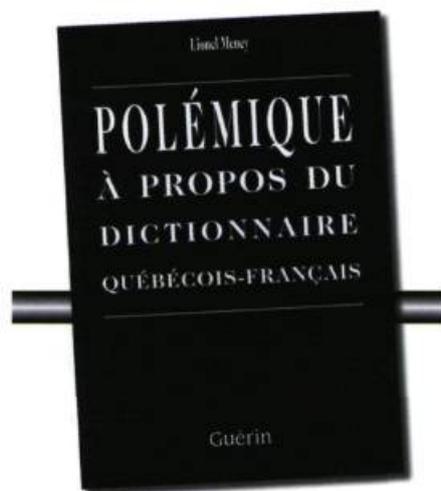


Lionel Meney. *Polémique à propos du Dictionnaire québécois-français*. Montréal, Guérin éditeur, 2002, 72 p.

Nous avons exprimé dans cette revue tout le bien que nous pensions du très

original *Dictionnaire québécois-français*. Pour mieux se comprendre entre franco-phones (Éditions Guérin, 1999, 1 884 p.), du professeur Lionel Meney (voir notre compte rendu paru dans *Cap-aux-Diamants*, n° 66, été 2001, p. 61). Or, tous ne partageaient pas notre enthousiasme et ledit ouvrage a suscité une polémique chez certains intellectuels d'ici, surtout entre 1999 et 2001. On ne peut certes pas plaire à tous, mais la publication du *Dictionnaire québécois-français* avait provoqué des articles agressifs, des débats passionnés et même un colloque contre ce *Dictionnaire* lors d'un congrès de l'Association canadienne francophone pour l'avancement des sciences.

Pourtant, Lionel Meney avait justifié son entreprise : décrire des expressions typiquement québécoises et dans certains cas tenter de « traduire » par des mots ou des expressions équivalentes, de même niveau, mais usitées en France. Ce principe de la transposition d'un contexte à l'autre, d'un continent vers l'autre, ne voulait absolument pas corriger le jocal pour le remplacer par une forme standardisée ou un argot de France, mais simplement faire comprendre les équivalences possibles entre différents usages d'une même langue. L'autre point fort du très bon *Dictionnaire québécois-français* de Lionel Meney était d'illustrer à quel point la langue québécoise est vivante, dans sa littérature, ses chansons, les médias, dans notre quotidien.



Dans ce pamphlet rigoureux à la couverture noire, Lionel Meney défend son œuvre et justifie ses choix, en répondant point par point aux objections parfois douteuses de ses détracteurs (reproduites dans deux tableaux en fin de volume). Ses explications et ses démonstrations sont à

la fois éloquentes dans le propos et élégantes par leur style. L'auteur établit même un classement thématique des critiques à l'endroit de son livre ou de sa personne. Or, dans son étude des critiques formulées, Lionel Meney remarque en outre que certains des commentateurs ont exprimé des dizaines de reproches, sans noter une seule qualité, un seul point positif, dans les 1 884 pages de l'ouvrage (p. 52). On comprend que les recensions de livres ne devraient pas servir de lieu pour des règlements de comptes.

Yves Laberge

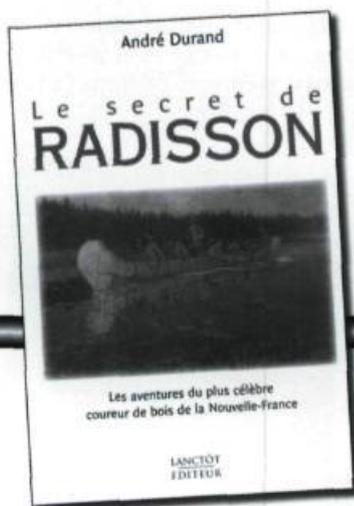


André Durand. *Le secret de Radisson : les aventures du plus célèbre coureur des bois de la Nouvelle-France*. Outremont, Lanctôt Éditeur, 2001, 336 p.

L'histoire de la Nouvelle-France est d'abord et avant tout celle des aventuriers qui ont parcouru ce vaste continent vierge aux yeux des Européens au nom du roi de France. Leur rôle dans l'histoire de la colonie est crucial et indéniable. Agrandissant sans cesse le territoire de la colonie au fur et à mesure de leurs avancées à l'intérieur du continent, contractant maintes alliances avec les peuples autochtones, ils ont permis à la France de se tailler un immense empire sur le continent, où la fourrure devenait l'enjeu névralgique ainsi que la raison de l'existence de la colonie naissante.

Pierre-Esprit Radisson fut l'un des premiers coureurs des bois à se lancer dans cette extraordinaire aventure. Personnage contesté mais fort coloré, changeant de camp comme girouette au vent, coureur de jupons autant que de bois, se retrouvant au milieu des événements qui ont façonné la Nouvelle-France, le récit de ses pérégrinations en sol américain, sous la plume d'André Durand, nous fait découvrir un côté méconnu de notre histoire. À l'époque où les *Relations des jésuites* demeurent pratiquement les seules sources fiables quant à la description des peuples autochtones et de leurs mœurs, ce récit, écrit à la première personne mais nécessairement basé sur les récits existants de voyages de Radisson, nous en apprend davantage sur les lieux géographiques et sur les us et coutumes des peuples amérindiens.

En effet, Radisson est le premier Français à atteindre le Mississippi et même le pays des Dakotas, le précurseur de La



Salle, le premier également à atteindre la baie d'Hudson par le continent. La description des peuples qu'il rencontre, les lieux qu'il identifie, nous en apprend beaucoup sur l'ethnographie et la géographie américaines. Également, le récit nous renseigne davantage sur le personnage qu'est Radisson, sur les traits de son caractère, sur ses volte-face d'allégeances. À la suite de cette lecture, on comprend mieux les raisons qui ont poussé Radisson à passer deux fois à l'Angleterre et à permettre à la Compagnie de la Baie d'Hudson de véritablement s'appropriier les richesses de ces régions au détriment de la France. On comprend enfin que l'Histoire n'accorde pas la place qu'il revient à ce bâtisseur d'empire, à ce truchement habile dans l'art de la diplomatie et de tirer son épingle du jeu.

On pourrait aisément tomber sous le charme de ce récit quasi autobiographique, si ne c'était le niveau de langue utilisé par l'auteur. Radisson était un Provençal, maniant avec facilité les langues autochtones. Sauf que la langue et certaines expressions utilisées nous rappellent trop le québécois moderne, un joul mêlé de jurons, à une époque où la distinction entre Français et Canadiens n'était pas encore totalement facile à discerner.

Outre ce point, l'auteur nous reconcilie avec une période souvent ignorée ou mal-aimée des historiens, et nous fait revivre certains épisodes douloureux de notre histoire, dont celle du Long-Sault. Enfin, la présence de Des Groseilliers et d'autres personnages célèbres de l'époque enrichissent joliment le récit, qui représente bien ce qu'était et ce qu'est encore le Nouveau-Monde dans les mémoires populaires : une terre de grands espaces à conquérir, ayant comme bannière la liberté flottant sur les remparts du capitalisme.

Quant au secret de Radisson, il vous faudra le suivre jusqu'à son lit de mort pour en connaître la nature exacte...

Daniel Machabée



Marcel Paquette. *Laval entre deux âges*. Québec, Les Éditions GID, 2002, 205 p.

Cinquième titre à paraître dans la belle collection «100 ans noir sur blanc» des éditions GID, ce recueil de 200 photographies anciennes de la ville de Laval fait revivre plusieurs villages et municipalités de l'île Jésus (dont Fabreville, Sainte-Dorothée, Sainte-Rose, Saint-François-de-Sales, Saint-Martin, Laval-sur-le-Lac), qui ont fusionné depuis 1965 pour donner la deuxième plus grande ville du Québec.



Ces photographies inusitées et rares ont été réunies avec soin et intelligence; la plupart datent du début du XX^e siècle. Quelques cartes postales d'époque sont aussi reproduites. Maisons anciennes, chalets, hôtels, plages, barques, traversiers, ponts, vieux chemins, enseignes pittoresques; ces images nous enchantent par leur beauté et leur candeur. En comparant les photos plus anciennes à celles plus récentes, on assiste subtilement au passage de la ruralité à l'urbanisation de cette région si proche de Montréal. Beaucoup de ces images précieuses révèlent des objets aujourd'hui disparus : un ruisseau qui n'existe plus, près du parc Notre-Dame (p. 87), un ancien pont qui a été remplacé, une gare désuète qui avait été détruite. La vie sociale y est également décrite avec soin : lieux de villégiature, lieux de culte, fermes et labours, collèges et commerces d'autrefois.

Le format et la présentation des livres de cette somptueuse collection s'apparentent à la dizaine de titres publiés dans la magnifique collection «Aux limites de la mémoire», créée par les Publications du Québec, mais ceux-ci se concentrent davantage sur l'histoire locale des régions du Québec plutôt que sur un thème particulier. Un coffret réunit les titres précédents : Québec, Montréal, Côte-de-Beaupré et Mauricie.

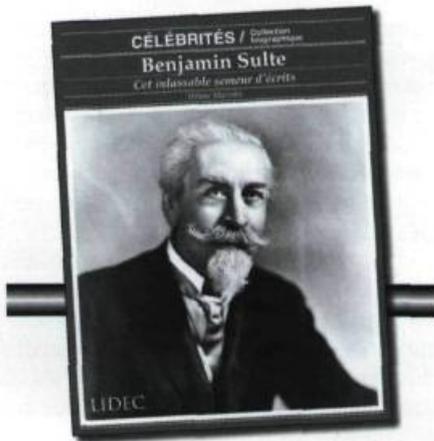
Le très beau livre de Marcel Paquette est une admirable réussite sur tous les plans; *Laval entre deux âges* ne plaira pas uniquement aux Lavallois, mais ravira certainement beaucoup d'amateurs d'ethnologie, de photographies anciennes et d'histoire.

Yves Laberge



Hélène Marcotte. *Benjamin Sulte. Cet inlassable semeur d'écrits*. Montréal, Lidec, 2001, 61 p. (coll. «Célébrités»).

La collection biographique de Lidec livre ici une monographie richement documentée en sources premières : journaux, fonds d'archives, etc. sont fréquemment cités par Hélène Marcotte, littéraire de renom. L'auteure découpe son ouvrage entre quatre parties, complétées par un prologue et un épilogue. Afin de situer l'auteur, poète, chroniqueur et journaliste Benjamin Sulte, Marcotte dresse sa généalogie. Elle relate les débuts difficiles de Sulte né à Trois-Rivières, en 1841, elle fait le portrait de sa personnalité qui est, dit-elle, joviale, humoristique. Dès 1857, Sulte publie ses premiers poèmes. En mai 1870, le Trifluvien devient fonctionnaire au bureau de la Milice. Il a deux enfants, en 1872 et 1874, tous deux nés à Trois-Rivières.

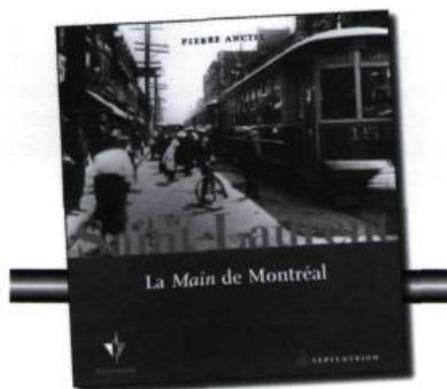


res, ville dont l'histoire le passionnera toute sa vie. Il fait également partie de nombreuses associations canadiennes (notamment l'Institut canadien-français, le Club des Dix et la Société royale du Canada) et est membre de plusieurs sociétés européennes. Marcotte s'intéresse à la carrière d'historien de Sulte, laquelle, disons-le est moins connu que celle du poète, essayiste. Sulte est doté d'une énergie inépuisable, qualité qui lui vaudra la jalousie de certains. Il publie un nombre important de volumes et d'articles. L'essai biographique est parsemé de photos de l'auteur qui font voir la variété vestimentaire de l'époque, mais aussi les auteurs que Sulte fréquentait. En outre, des textes manuscrits sont présentés dans le style soigné qui caractérise la collection.

Jean-Nicolas De Surmont



Pierre Anctil. *Saint-Laurent. La Main de Montréal*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2002, 109 p.



Nulle artère n'est aussi intimement liée à l'histoire et à l'évolution de Montréal que le boulevard Saint-Laurent. *La Main*, comme on se plaît encore à l'appeler, porte en elle les traces laissées par les grands courants culturels, technologiques et migratoires qui ont façonné le visage moderne de Montréal. Ce livre nous propose une ballade fascinante et richement illustrée le long de ce boulevard aux perpétuelles métamorphoses.

Qui déambule le long des restaurants chics, des bars et des cafés branchés qui forment aujourd'hui un des pôles importants de la vie nocturne montréalaise aura peut-être du mal à s'imaginer les allures modestes et rurales que présentait le «chemin de Saint-Laurent» il y a 300

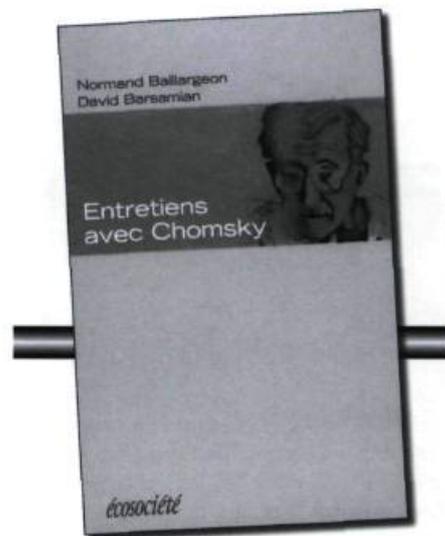
ans. Dès son origine pourtant, cette voie de communication allait jouer un rôle crucial dans le développement de Montréal en devenant le principal axe nord-sud permettant de relier la ville et son port à l'arrière-pays agricole. La croissance économique et démographique de l'île au tournant des XIX^e et XX^e siècles accélérera la transformation de ce chemin de campagne en une artère urbaine de plus en plus dynamique. Le mouvement d'industrialisation qui balaiera le Canada à cette même époque se traduira sur *la Main* par l'implantation de plusieurs grandes manufactures de vêtements, de même que par la création d'un espace propice à l'émergence d'une culture populaire de grande échelle. Les différentes vagues migratoires que connaîtra le pays à partir de 1900 enrichiront la ville de trois importantes communautés (juive, italienne et chinoise) qui, en choisissant de s'établir le long du boulevard Saint-Laurent, le transformeront du même coup en un milieu exceptionnel de rencontre des cultures. Les Canadiens français ne seront pas en reste, eux qui feront de *la Main* le berceau de leur première culture de masse francophone. Le Monument national, érigé en 1893 à l'initiative de l'Association Saint-Jean-Baptiste, accueillera de nombreuses figures artistiques qui marqueront à leur façon l'univers culturel québécois : Olivier Guimond, la Bolduc et Gratien Gélinas, pour ne nommer que ceux-là. Sur un autre type de scène, les déhanchements de l'effeuilleuse Lili Saint-Cyr attireront les foules et contribueront à donner au quartier un léger parfum de clandestinité et de marginalité qui, ajouté au taux de criminalité croissant du *Red Light* dans les années 1950, plongera peu à peu cette partie du boulevard dans un triste état de délabrement. Les politiques de revitalisation, l'inauguration d'entreprises profitant de la vague du multimédia, la transformation de vieux édifices en nouveaux lieux de création et de diffusion de la culture sont autant de facteurs ayant favorisé la renaissance du «faubourg Saint-Laurent» depuis une vingtaine d'années.

L'histoire à laquelle nous invite Pierre Anctil est celle, passionnante et haute en couleur, d'un d'amour entre un boulevard vivant et les gens qui l'ont transformé pour en faire un lieu absolument exceptionnel dans le quotidien et dans l'imaginaire montréalais.

Joël Castonguay-Bélanger



Normand Baillargeon et David Barsamian (dir.). *Entretiens avec Chomsky*. Montréal, Éditions Écosociété, 2002, 246 p.



Cet ouvrage réunit des entretiens donnés entre 1993 et 1998 par le célèbre Noam Chomsky, professeur au Massachusetts Institute of Technology (MIT) à Cambridge, aux États-Unis. Analyste très critique envers les médias et citoyen engagé, Chomsky dérange beaucoup de conservateurs, car il formule depuis des décennies un discours jugé radical face aux politiques extérieures du gouvernement de son pays. En revanche, il est devenu une sorte de gourou pour les nouvelles générations de militants qui s'opposent au capitalisme et à l'hégémonie des États-Unis.

Ce livre est la réédition augmentée d'un recueil paru chez le même éditeur en 1998. Dans ces entretiens, Chomsky évoque d'abord son enfance à Philadelphie et expose sa conception de l'école, qui selon lui impose l'ignorance (p. 38 et 104). La principale thèse de Chomsky est de proposer une conception des médias comme étant des machines à fabriquer le consentement, c'est-à-dire à nous inciter à légitimer l'ordre établi et à aplanir la contestation. Sa méthode se fonde sur une étude des idéologies véhiculées dans les médias. Ainsi, les gouvernants invoquent souvent la nécessité de réduire la dette pour diminuer les services et augmenter les impôts; en réalité, selon Chomsky, ces manœuvres serviraient plutôt à diminuer les budgets consacrés aux services sociaux (p. 192). Les chapitres qui suivent traitent des actions américaines dans différents pays où règnent conflits et tensions.

On trouve peu d'allusions au Canada dans ce livre (sauf aux p. 51, 53, 112, 137).

Par exemple, Chomsky dira du quotidien *Globe and Mail* qu'il y trouvait, malgré ses qualités, «des informations américaines de seconde main» et aussi «l'équivalent de la pire des foutaises américaines» (p. 53).

Ces *Entretiens avec Chomsky* serviront surtout aux étudiants en sciences sociales, en relations internationales, en sciences de l'information et de la communication.

Yves Laberge



Allan Greer. *Habitants, marchands et seigneurs. La société rurale du bas Richelieu 1740-1840*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2000, 358 p.



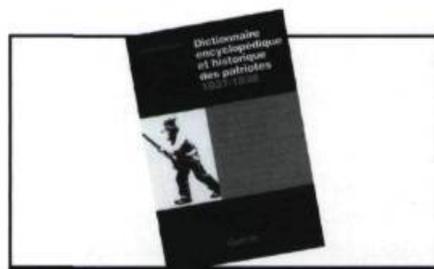
Il aura fallu quinze années avant que l'essai d'Allan Greer, *Peasant, Lord, and Merchant*, soit traduit en français. Publié en 2000 aux éditions Septentrion, *Habitants, marchands et seigneurs* brosse un portrait de la société rurale du bas Richelieu entre 1740 et 1840. Et plus précisément, c'est à l'évolution de l'économie paysanne, qui passe d'un type féodal dominé par la relation paysan/seigneur à l'implantation du capitalisme marchand, que s'attarde le professeur d'histoire de l'Université de Toronto.

Selon l'historienne Sophie Kenniff, qui signe la présentation, «une des grandes forces du livre de Greer est que l'auteur ne cherche pas à donner une image uniforme de la société rurale canadienne-française». (p. 8) De fait, l'image homogène des Canadiens français «sclérosés» et «peu enclins aux changements» est remise en question, voire invalidée.

Et c'est là l'idée maîtresse de l'essai : Greer démontre qu'à l'époque de la Conquête, certains habitants ont su profiter du changement de régime et de la montée du capitalisme. Comment? Par diverses stratégies de mariage, de succession du patrimoine et d'accapement de terres, stratégies qui ont permis à certains Canadiens français de vendre leurs surplus de production agricole et de développer la pratique d'activités telles que le commerce de la fourrure ou du blé.

Greer a basé son étude sur les habitants de trois villages du bas Richelieu : Saint-Denis, Saint-Ours et Sorel. Pour étayer son propos, il s'est appuyé sur des sources de première main : testaments, inventaires des paysans, actes notariés, registres paroissiaux et correspondance. Ce faisant, non seulement il dégage un point de vue issu de la masse rurale, mais il se détache aussi des perspectives élitistes des gouverneurs, des évêques et autres observateurs des classes dirigeantes. Il en résulte que cet ouvrage apporte un éclairage efficace et novateur sur une période trop peu étudiée de notre historiographie.

Jean-François Bouchard



608 pages - 29,95 \$

Alain MESSIER
Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838

Pour faire connaître les méconnus et les inconnus.

En vente dans toutes les librairies

Les Éditions GUÉRIN (514) 842-3481
 4501, rue Drolet, Montréal (Québec)

LES NOUVEAUTÉS VARIA

LE VIOLONCELLE

SES ORIGINES, SON HISTOIRE, SES INTERPRÈTES

LYSE VÉZINA

Cet ouvrage fait la synthèse des connaissances actuelles sur l'instrument fascinant qu'est le violoncelle.

Véritable hymne à l'instrument auquel Lyse Vézina a consacré sa vie, cette œuvre - unique en son genre - saura combler les lecteurs les plus exigeants.



402 pages • Photos • Index
 ISBN 2-922245-83-7 • 34,95 \$



JOURNAL D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE À PARIS

LACTANCE PAPINEAU

TEXTE ÉTABLI AVEC PRÉSENTATION ET NOTES PAR G. AUBIN ET R. BLANCHET



Le *Journal de Lactance Papineau*, deuxième fils de Louis-Joseph, connaît aujourd'hui sa première édition. Le jeune homme y relate ses années d'apprentissage

à Saint-Hyacinthe ainsi que son séjour de cinq ans à Paris où il suit ses cours à l'École de médecine, une institution à la fine pointe de la science. Ce journal contient de précieux renseignements sur les sciences médicales du milieu du XIX^e siècle, sur les allées et venues de la famille Papineau en exil à Paris et sur les divertissements parisiens du jeune Papineau au sein du groupe des Scelti, fondé par Gobineau.

612 pages • Photos • Index
 ISBN 2-922245-94-2 • 39,95 \$



WWW.VARIA.COM